

Le théâtre ambulant et ses amuseurs publics

Jacques M. Clairoux

Number 35, Fall 1993

Que le spectacle commence!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8429ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

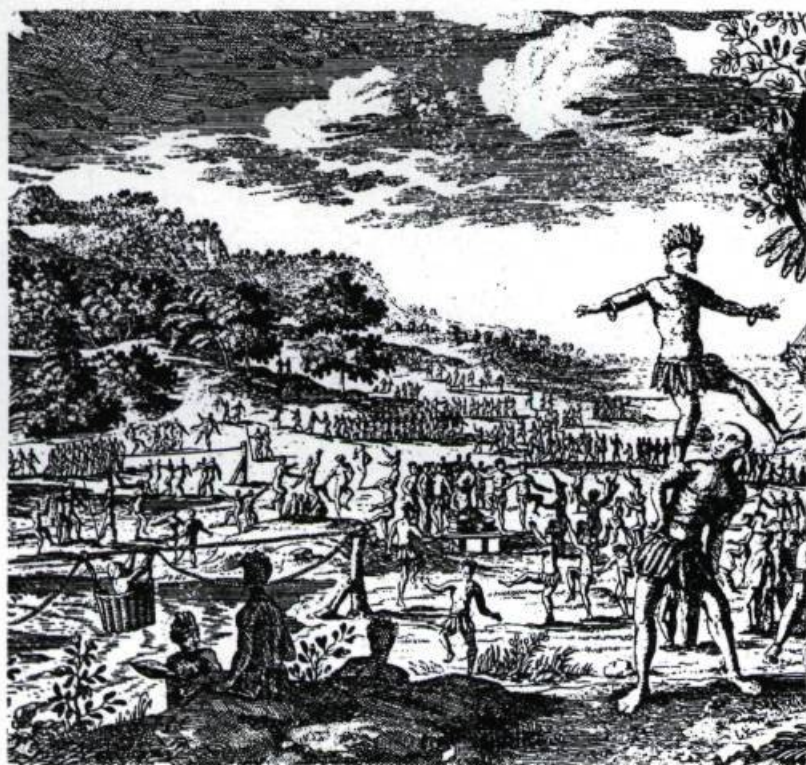
Cite this article

Clairoux, J. M. (1993). Le théâtre ambulant et ses amuseurs publics. *Cap-aux-Diamants*, (35), 46–49.

Le théâtre ambulant et ses amuseurs publics

Des montreurs d'ours aux fiers-à-bras, des équilibristes aux prestidigitateurs, des hommes volants aux musiciens de rue, la gamme des attractions offertes à la population québécoise au tournant du siècle était beaucoup plus étendue qu'on serait porté à le croire à première vue.

par Jacques M. Clairoux



Quelques tours d'équilibre exécutés par les Amérindiens ont ébahi l'explorateur Samuel de Champlain. (Archives de l'auteur).

UN JOUR, DANS UN VILLAGE EN FÊTE, ON PRÉSENTE à Jules César un baladin qui se produit dans un numéro inusité. Celui-ci fixe une aiguille dans une planche, place cette planche à treize mètres de distance et lance avec sa bouche des pois chiches qui tous viennent s'enfiler dans l'aiguille. Ce faiseur de tours remporte un gros succès avec cet exercice, qui amuse fort l'entourage de l'empereur romain.

«C'est bien, dit Jules César, qu'on donne à cet homme un sac de pois chiches qu'il a bien mérité.»

Voilà en quelques mots comment on peut montrer le peu de considération porté à une certaine

adresse. Depuis César, nous avons quand même fait du chemin et, aujourd'hui, parfois on paye à prix d'or l'engagement de ces artistes.

Sur les origines du genre, qui dit théâtre ambulant dit tout ce qui forme spectacle en plein air, tout ce qui se montre au peuple dans les foires, dans les rues, les places publiques et les marchés. Plus près de nous, on peut désigner ce genre de divertissement comme spectacles dits de curiosités ou d'exhibition. Aujourd'hui, on dira: de variétés.

Elle est nombreuse et bigarrée, la race des saltimbanques et des amuseurs publics. Elle comprend les acrobates, les funambules, les faiseurs de tours, les charlatans, les joueurs de farces, les hercules qui se montrent sur les places publiques pour l'amusement des badauds, qu'ils égaient et qu'ils récréent moyennant une modique rétribution. Il y a aussi ceux qui attirent les curieux à l'aide de parades et de boniments. Le vrai bateleur est surtout celui qui se livre à des exercices du corps, ainsi que le font les danseurs à la corde, les équilibristes, les clowns. Leur histoire est loin d'être sans intérêt, car elle remonte aux origines mêmes de notre théâtre.

Le montreur d'ours

Parmi ces artistes itinérants, le montreur d'ours s'exécute avec la participation d'animaux savants. Les ours bruns s'élèvent bien en captivité, et l'on voit quelquefois des bohémiens se présenter dans les villages, accompagnés d'un ou de deux ours, qu'ils ont dressés à danser, à se tenir droit sur la tête, à faire des cabrioles, à quêter et même à grimper à des poteaux. Et ces pauvres créatures ne demandent pas leur part de profit.

Le marionnettiste

À l'occasion d'une exhibition au Champ-de-Mars (Montréal), Joe LeMay présente des séances de marionnettes. Il donne alors gratuitement le spectacle de *Punch & Judy* aux milliers d'enfants qui trépignent de joie en suivant les péripéties du drame serio-comique au cours duquel Polichinelle bat sa femme pour être finalement emporté par Satan au fond des enfers. Joe LeMay est borgne. Comme son ami Bosco Salotti (qui est aussi magicien), il est montreur de curiosités. Souvent on l'aperçoit par les rues de la ville, suivi

d'un ourson du plus beau noir dressé tel un caniche et qui, fidèlement, le suit partout.

L'inusité comme attraction

Quel est le comble de l'attrait pour l'inusité? Faire payer les gens pour leur présenter une ampoule électrique qui s'allume et qui s'éteint. C'est le passage de la lumière en cuillère (avec mèche) à la lumière en bouteille (ampoule électrique). On s'y prend de la même manière pour faire voir de très près une baleine échouée dans le port de Montréal. Ne faut-il pas posséder l'enthousiasme naïf des villageois pour être ébahi devant ces attractions? Voilà la situation sociale dans laquelle baigne l'esprit communautaire à la fin du XIX^e siècle.

La force et les hommes forts

Avant que les sports ne soient organisés et que le chronomètre ne détermine avec précision les records, l'homme fort prend figure d'athlète, d'amuseur public, de héros populaire et parfois même de légende.

Traditionnellement, la force trouve son utilité et son expression dans le quotidien ainsi que dans la pratique vitale du divertissement et de la fête. Le phénomène des hommes forts et de la force physique joue un rôle social important dans le patrimoine culturel québécois. Le peuple manifeste toujours une admiration sans bornes pour les Samson du pays. Ces hommes de trait, ces forts ou ces fiers-à-bras, ces fameux coqs déploient une force qui semble tenir du prodige. Jean-Baptiste Grenon, cet hercule du nord, traîne seul sa charrette sur les épouvantables côtes de Baie-Saint-Paul. Un de ses fils est aussi chargé de ces trophées en forme de plumets gagnés dans des luttes soutenues contre les Montferrand, les Monarque, les Dumouchel et autres fiers-à-bras redoutables.

Le 2 novembre 1899, M^{lle} Flossie Lablanche, femme forte, est au programme du parc Sohmer, alors que M. et M^{me} Henri Cloutier font des tours de force au Klondyke Music Hall.

L'acrobatie

L'engouement pour la force et l'harmonie de l'équilibre chez les artistes de la prouesse et de l'adresse lient l'intelligence du corps au culte de l'être.

Joseph-Édouard Guilbault, du célèbre jardin portant son nom, s'applique beaucoup à développer les talents du pays. De 1842 à 1870, ce véritable Barnum forme des trapézistes, des funambules, des contorsionnistes, des jongleurs, des pantomimes à ce point virtuoses qu'on les retrouve dans des troupes qui parcourent le globe. La



«Grimpez Martin!».
(«Album universel»,
13 janvier 1906).



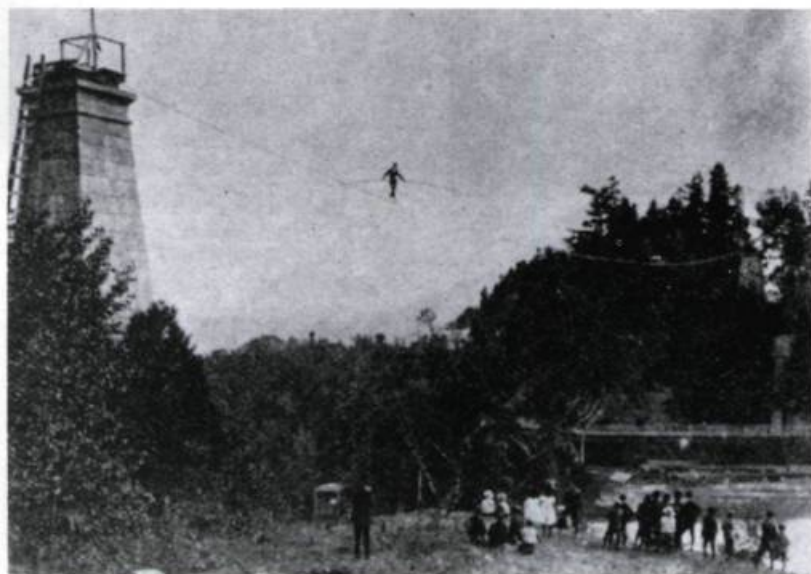
Le montreur de
marionnettes.
(«Dominion Illustrated»,
26 septembre 1891).



Le culte des femmes
fortes.
(«La Patrie»,
2 novembre 1899).

Les Harland Bros (Pierre Delorme et Charles Leroux) sont réputés en pantomime et en voltige au trapèze. (Affiche de la Bibliothèque nationale du Québec).

famille Poirier réalise les tours de force sur anneaux volants et la famille Jordan, canadienne-française, est déjà présente à la World Fair de 1897, à Chicago; Édouard Auger est acrobate chez Barnum, Octave Caillouette s'installe à New York après avoir fait une tournée en Amérique du Sud et les *Young Durand* font le tour du monde. Les professeurs d'armes, les salles d'escrime, les clubs athlétiques, les gymnases favorisent, entre 1870 et 1885, au Québec, l'engouement pour les équilibristes. Les frères Fillion, les frères Leroux, les frères Vermette sont représentatifs de ce mouvement.



«Le silence se mêle à la respiration du vent». En 1905, l'équilibriste Hardy se promène au-dessus de la chute Montmorency. («Album universel», 1^{er} juillet 1905).

Les chutes Niagara ont pour les funambules un irrésistible attrait. Gravelet dit Blondin y gagne fortune et célébrité. Il jette une corde au-dessus du gouffre et, le 30 juin 1859, il traverse. Toute l'Amérique est en émoi. Cet exploit reste inscrit dans la légende dorée des funambules. Par la suite, plusieurs s'y sont essayés, mais avec plus ou moins de succès. D'autres risquent leur vie en tentant de traverser le torrent à la nage ou en descendant le rapide dans un tonneau. Enfin, un vaillant petit Canadien français plonge dans le

gouffre et en ressort. C'est Jean Lussier qui, en juillet 1928, saute dans les chutes. Il s'est fabriqué un ballon en caoutchouc de quatre mètres de diamètre renfermant une ossature d'acier à laquelle il s'attache au moyen d'un harnais. Il est probablement le dernier des casse-cou du Niagara. La loi interdit aujourd'hui ces folles entreprises. Même la chute Montmorency reçoit un téméraire équilibriste. Le dénommé Hardy, durant l'été 1903, se promène au-dessus de la chute sur un câble accroché au sommet des piliers d'un pont. Ces piliers sont encore là pour rappeler l'accident de 1856 où trois personnes perdirent la vie.

Les kermesses, les inaugurations de monuments, les ouvertures d'édifices publics ou de commerce, les soirées bénéfiques, les pique-niques requièrent souvent les services des amuseurs publics. Ils y règnent.

Le Dime Museum, de la rue Saint-Dominique à Montréal, est un lieu de spectacle constitué d'un terrain clôturé. Une porte d'entrée monumentale y donne accès. Le terrain est couvert d'une immense tente qui protège les spectateurs contre les intempéries. En hiver, il sert de patinoire et, en été, à des représentations d'acrobatie, de jonglerie et de comédie. Le spectacle, présenté l'après-midi et le soir, est toujours précédé de courtes séances données en plein air, gratuitement. Elles sont invariablement accompagnées d'une fanfare dont les airs joyeux attirent une grande foule de spectateurs qui applaudissent les prouesses d'un acrobate canadien, Chaput, qui fait aussi partie du cirque de Louis Cyr. Chaput, tenant une longue perche où à chaque bout pendent des petits drapeaux français, évolue au-dessus de la foule, à une hauteur de 10 à 15 mètres, sur un fil de fer tendu.

Léon Du Perré, équilibriste-cycliste (1915), émerveille son public. Très jeune, il s'associe à une troupe américaine de passage et, accompagné de son épouse, il connaît une carrière internationale. Sa mère, Georgiana Duquet, est la fille de Louis Duquet, d'illustre mémoire forgeron et homme fort de la Côte d'Abraham à Québec. Professionnel de la tournée au temps du vaudeville et du music-hall, Du Perré mène sa roue à travers les périodes intenses de la grippe espagnole, de la guerre, de la prohibition jusqu'à la crise économique.

Marcher sur l'eau

Se confronter aux forces de l'équilibre donne au geste une aura merveilleuse et remplit de magie ceux qui s'y adonnent. Comment se tenir debout sur un billot flottant sur l'eau? Descendre les rapides de Lachine debout sur ce même billot est encore plus excitant... Voilà le pari relevé par le batelier Joe Vincent (1875). Ce réputé «sauveur

de noyés» navigue, cramponné à sa hache fixée à un madrier, sur les flots écumeux du sault Saint-Louis.

Dans les villes

Grâce au développement de nouveaux centres urbains, surgissent des lieux d'amusement modernes, des patinoires, des salles d'hôtels, des parcs d'amusement, des cinémas, des lieux de villégiature, des stades, etc.

En 1906, au Stadium, Henri-E. Jodoin, instructeur du Springfield Skating Club et fameux champion patineur de fantaisie, reçoit une médaille d'or pour ses performances. Il a appris son art au collègue de Joliette où il a fait ses études. Ce remarquable *sportman* donne des exhibitions sur patins à lames et sur patins à roulettes aux patinoires Montagnard, Crystal, Ontario, Saint-Louis, Prince-Arthur ainsi qu'au Victoria. Le patinage est très prisé: c'est le sport à la mode aussi bien chez les anglophones que chez nos compatriotes. Les mouvements paraissent quelquefois dangereux, mais ils sont surtout le résultat d'exercices laborieux, d'une pratique quotidienne et d'un «strict tempérament de vie».

C'est ça la magie

Fasciné par le célèbre prestidigitateur Alexandre Hermann, le professeur J.-Arthur Homier (1901) s'adonne à cet art. Il fait alors de grandes tournées dans tout le Canada et les États-Unis. Plus tard, il abandonne la magie pour ouvrir un studio de photographie et devient ainsi l'un des pionniers de l'art cinématographique canadien.

La tentation de l'air

Les inventions techniques sont aussi objet de divertissement. J.-B.-A. Boudrias de Morat (1857), frère d'un professeur de l'École normale Jacques-Cartier, est né à Montréal et y a exécuté plus de 70 ascensions. Un autre expérimentateur, Charles Pagé, originaire des Deux-Montagnes, a été l'un des premiers au Canada à trouver le moyen de diriger les ballons à volonté. L'expérience eut lieu dans le champ de croisé des Shamrocks, coin Sainte-Catherine et Atwater à Montréal. Plus près de nous, Louis Filion, sculpteur, est l'inventeur d'un ballon dirigeable (1904). L'enveloppe de l'astronef est en aluminium, montée sur une charpente de bois et fixée par vingt mille vis.

Enfin, C.A. Farley, dont le nom véritable est Adalbert Gaboury, est un parachutiste-sauteur. Il a débuté vers les années 1910, en sautant d'un ballon en mouvement. Il s'est même assuré l'exclusivité de son numéro au Canada. Il s'est produit dans de nombreuses foires au Canada, en Australie et aux États-Unis.

Les métiers de la rue

En plus des joueurs d'orgue de Barbarie, des musiciens ambulants, il y a aussi ces chanteurs de cantiques, ces faiseurs de complaintes, ces poètes métropolitains qui vivent dans les quartiers de la ville. Ces types originaux font partie de la confrérie des petits métiers de la rue.



Léon Du Perré au parc Dominion en 1915. (Archives de l'auteur).

Tout comme Groperrin, de la ville de Québec, Joseph-Hormidas Malo, de Montréal, est de ceux-là. Il écrit des textes de chansons sur des airs connus et vend ses œuvres en feuilles volantes. Philosophe à sa façon, humoriste à ses heures, Malo est unique et tout le monde le connaît dans la métropole. Surnommé le «barde montréalais», il est une figure des plus populaires de l'est de la ville. Si vous étiez passé sur la rue Saint-Jacques, entre le Palais de justice et la place d'Armes, il y a cent ans, vous l'auriez sûrement rencontré, vêtu d'une redingote noire, coiffé d'un feutre, tirant une jambe infirme en s'aidant d'une canne, la poitrine décorée d'une cocarde rouge vif aux longs rubans flottants.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette merveilleuse et foisonnante tradition de saltimbanques, de ces amuseurs publics, enfin de tous ces comédiens de plein ciel? Ils nous aident à nous réapproprier la ville et la fête. Ils nous font redécouvrir l'espace de la rue et ils réinventent le spectacle en direct. Qu'il fasse beau, qu'il fasse mauvais, cette galerie de figures pittoresques s'associe à notre environnement en mutation. Le soleil est certainement plus chaud sur la peau et aussi plus fort que les feux de la rampe. ♦

Jacques M. Clairoux est chercheur en histoire du théâtre.